

## Les problèmes de chronologie et la topographie tourangelle

### dans *Mademoiselle Cloque* de René Boylesve

Lise de Laguërenne

Membre des Amis de l'Académie de Touraine

#### Résumés :

Mademoiselle Cloque, héroïne éponyme du roman a soixante-dix ans au début et meurt à soixante-treize, à la fin. Peut-on trouver les dates exactes de ces trois ans grâce aux nombreux faits historiques auxquels l'auteur fait allusion sans jamais les dater ?

Dans ce roman essentiellement tourangeau, sont évoqués ou nommés de nombreux sites et monuments, certains encore visibles, d'autres disparus, d'autres enfin demandant à être localisés ; Cette topographie réaliste a aussi un sens romanesque qui fait de *Mademoiselle Cloque* un grand roman.

\*\*\*

At the beginning of the novel miss Cloque, the heroin of *Mademoiselle Cloque* is seventy years old and she dies at 73 at the end. Is it possible to date exactly these three years thanks to the many historical facts the author alludes to without ever dating them ?

In this fundamentally tourangeau novel, numerous places and buildings, some still visible are mentioned, some others have disappeared and need to be localized. This true to life topography has also a romantic value which makes of *Mademoiselle Cloque* a really great novel.

\*\*\*

« *Vers 188., vivait à Tours une vieille demoiselle très distinguée et d'un grand mérite... »*

Ainsi commence *Mademoiselle Cloque*, roman de René Boylesve, publié d'abord en revue, puis en volume en 1899. On apprendra au chapitre IX qu'elle est âgée de soixante-dix ans et au dernier qu'elle meurt à soixante-treize ans, comme, en 1887, Céline Boylesve, la grand-mère maternelle du romancier<sup>1</sup>. En outre, par les repères chronologiques qu'il donne, le romancier nous amène à conclure qu'un mois seulement s'écoule entre les chapitres II et IX<sup>2</sup>.

Donc, ce qui est certain, c'est l'intervalle de trois ans qui sépare le début de la fin du roman. Mais, comment résister à la tentation de trouver le dernier chiffre de cette année 188., d'autant que René Boylesve semble nous y inviter par les faits historiques auxquels il fait allusion et dont nous connaissons les dates exactes ?

Par exemple, au chapitre II, Mariette, la bonne de Mademoiselle Cloque dit : « *Qu'est-ce qu'il y a encore ? C'est toujours leur Tonkin, je parie ...* »<sup>3</sup>.

Les affaires du Tonkin, guerre contre la Chine et l'Annam, nous situent dans la période 1883-1885 ; toutefois, il ne s'agit pas du Tonkin mais de la reconstruction de la basilique Saint-Martin. Ensuite, au chapitre XIII, Mademoiselle Cloque « *ne pouvait quitter la rue de la Bourde sans passer dans le nuage de poussière des démolitions de l'église Saint-Clément* »<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> René Boylesve : *Mademoiselle Cloque*, Chambray, éd. CLD, 1985, p. 121 et 258.

<sup>2</sup> *Mademoiselle Cloque* : chap. II, un samedi de juillet (p. 28) qui, au chap. V, se révélera être le 19 juillet (p. 62) ; chap. IX, Frère Gédéon fait répéter les chants pour la fête de l'Assomption et Mademoiselle Cloque a soixante-dix ans (p. 121 – 124) ; quelques rares imprécisions telles « la semaine n'avait été ... » (chap. VI, p. 74) ou « depuis des semaines » (chap. VIII, p. 102) n'infirmant pas nos conclusions.

<sup>3</sup> *Mademoiselle Cloque* : chap. II, p. 29.

<sup>4</sup> *Mademoiselle Cloque* : chap. XIII, p. 190-191.

Nous savons de source sûre que cette église fut abattue en 1883<sup>5</sup>. Quelques lignes plus loin, René Boylesve écrit : « *La rue Saint-Martin venait d'être débaptisée et nommée rue des Halles. Mais la rue Descartes offrait un spectacle plus affligeant encore. De l'ancienne chapelle provisoire il ne restait pas pierre sur pierre [...]. Une seule chose était demeurée intacte : le tombeau du Thaumaturge* »<sup>6</sup>.

Les rues de la Harpe, de Saint-Martin, et de l'Intendance deviennent « rue des Halles » en 1886<sup>7</sup> ; l'adjudication des travaux de la nouvelle basilique, « le chalet républicain », dirait Mademoiselle Cloque, a lieu le 3 avril 1886 ; la même année commencent les travaux qui, en décembre, sont bien avancés<sup>8</sup>. Quant à l'ancienne chapelle provisoire, Gérard-Gailly et Dom Besse la font disparaître en 1884<sup>9</sup>.

Ainsi, dans le même chapitre, au même moment du récit, sont évoqués des faits datant de 1883, 1884, 1886. Et le chapitre XV montrera le même flou chronologique. Geneviève venant de la Celle-Saint-Avant à Tours, par le train, voit émerger de la ville « *les flèches grises de la cathédrale, quelques églises, les deux hautes tours de l'ancienne basilique et, depuis peu de temps, une sorte de pâtisserie informe, blanchâtre, comparable à une grosse cloche de plâtre, qui était la nouvelle église de Saint Martin* »<sup>10</sup>.

Point n'est besoin d'être grand clerc martinien pour reconnaître dans la « pâtisserie informe » le dôme de Saint-Martin. Stanislas Ratel avait fini par consentir, après la résistance que l'on sait, à vendre, fin 1887, la maison du Comte Pèdre-Moisant, nécessaire à la construction de la nouvelle église, à certaines conditions, dont celle-ci :

« *Le dôme de la nouvelle église ne serait édifié que lorsqu'elle sera complètement terminée. On se contenterait, pour le moment, d'élever les piliers jusqu'aux naissances de la coupole, et on ferait une couverture provisoire* »<sup>11</sup>, sans doute celle qu'aperçoit Geneviève puisque J. X. Carré de Busserolle, en 1891, signale « une coupole métallique, dorée par places » et surmontée de la statue en bronze du saint<sup>12</sup>, coupole qualifiée par Jules Delahaye, cette même année 1891, tantôt de « misérable calotte de plomb », tantôt de « maigre carcasse de fer »<sup>13</sup>.

La « pâtisserie informe » aperçue par Geneviève est donc postérieure à 1887 et antérieure à 1891.

Peu après, de « *l'extrémité de la longue avenue de Grammont* », Geneviève apercevra « *la rue Royale depuis peu nommée rue Nationale* ». Ultérieurement elle ira à la librairie Pigeonneau, « *nouvellement installée rue Nationale* » et prenant sans complexe les commandes « *du lycée de jeunes filles nouvellement fondé* »<sup>14</sup>.

Le registre des Conseils Municipaux nous apprend que la rue Royale devint Nationale le 17 juillet 1883. Quant au lycée de jeunes filles, c'est l'arrêté ministériel du 6 octobre 1887 qui transforme l'École Secondaire en Lycée de Jeunes Filles, l'inauguration ayant lieu le 14 octobre<sup>15</sup>.

<sup>5</sup> Émile Aron : *Tours en 1880, mémoire d'une ville* (Tours, CLD, 1981), légende du neuvième document iconographique et R. Vivier – É. Millet : *Promenades dans Tours* (Tours, Arrault, 1943), p. 136.

<sup>6</sup> *Mademoiselle Cloque* : p. 191.

<sup>7</sup> Denis Jeanson : *Tours 1880-1914* (Tours, Denis Jeanson, 1990), p. 7 et Archives Municipales, 30<sup>ème</sup> registre des conseils municipaux, feuillets 276, 362, 383 à 386, 4 juin 1886 ; 13 août 1886, 3 septembre 1886 (14 voix contre 4).

<sup>8</sup> Dom Besse : *Le tombeau de Saint Martin de Tours* (Paris, Champion ; Tours, Péricat, 1922), p. 436, indication confirmée par R. Ranjart : *Sur les pas de Saint Martin* (Tours, Lemiale, 1934), p. 147.

<sup>9</sup> Gérard-Gailly : *Qui était Mademoiselle Cloque ?* (Paris, Le Divan, 1931), p. 35 et Dom Besse : *Op. cit.*, légende de la planche XI : « *Vue des maisons situées à l'entrée de la rue Descartes sur le tombeau de Saint Martin. Toutes les fondations indiquées ont été remplacées successivement en 1866 par une chapelle provisoire et en 1884 par la nouvelle basilique* ».

<sup>10</sup> *Mademoiselle Cloque* : chap. XV, p. 225.

<sup>11</sup> Dom Besse : *Op. cit.*, p. 382.

<sup>12</sup> J.X. Carré de Busserolle : *Itinéraire historique et monumental du voyageur en Touraine* (Tours, Verneaux, 1891), p. 16.

<sup>13</sup> Jules Delahaye : *Journal d'Indre-et-Loire*, 19 nov. 1891, cité par Dom Besse : *Op. cit.*, p. 435 et 439.

<sup>14</sup> *Mademoiselle Cloque* : chap. XV, p. 225.

<sup>15</sup> Archives Municipales : Atelier Histoire de Tours : *Rue Nationale*, p. 21, document n°53.

Quelques pages auparavant, Mademoiselle Cloque a appris à sa nièce qu'« *on dit déjà la messe dans la nouvelle crypte* » et qu'« *on achève la mosaïque* » de l'église, « *d'un mauvais goût !* »<sup>16</sup>.

D'après R. X. Carré de Busserolle, la crypte est ouverte au culte à la fin 1887, Dom Besse penche pour le début de 1888<sup>17</sup>.

Quant aux mosaïques, Monseigneur Meignan, dans sa lettre pastorale d'avril 1891, destinée à récolter des fonds pour solder le gouffre des travaux, les compare à « *la riche couronne orientale des monuments de Ravenne et de Constantinople* », couronnant « *l'immortel tombeau* » ; elles n'ont que le défaut, en novembre 1891, de n'être encore acquittées dans un monument qui « *demeure inachevé* »<sup>18</sup>.

Donc, à la fin du roman, puisque six semaines plus tard, en juin, mourra Mademoiselle Cloque, René Boylesve se réfère à des faits datant tantôt de 1883, tantôt de 1887, voire plus.

La conclusion est facile à tirer : l'exactitude historique n'est pas le souci premier du romancier qu'est Boylesve, même s'il se sert abondamment de faits historiques réels qu'il se garde bien de dater avec précision, les utilisant éventuellement dans le désordre et leur donnant à tous la même fonction romanesque. Le temps des valeurs chères à Mademoiselle Cloque est révolu, place aux valeurs laïques et au « chalet républicain » du franc-maçon Laloux ; Mademoiselle Cloque n'a plus qu'à disparaître.

Ainsi, la seule chronologie certaine, ce sont les trois dernières années de la vie de l'héroïne romanesque. De plus, il semble impossible de soutenir que les trois années de durée romanesque coïncident avec les trois années que René Boylesve, jeune homme, passa à Tours d'octobre 1882 à août 1885, le temps romanesque boylesvien étant plus souple et extensible que le temps historique. Il n'en demeure pas moins que certains faits réels de cette période et d'autres, postérieurs, dont Boylesve eut indirectement connaissance, ont teinté profondément la fiction romanesque.

Passons maintenant à la topographie tourangelle dans *Mademoiselle Cloque*.

Pour un Tourangeau, la lecture de *Mademoiselle Cloque* est une invitation permanente, sinon au pèlerinage, du moins à la promenade, sur les pas de l'héroïne. Première station : les maisons de la rue de la Bourde, bien connues des amis de René Boylesve depuis l'ouvrage d'Edmond Lefort : *La Touraine de René Boylesve* et les renseignements donnés par Madame Mors-Boylesve, sœur de l'écrivain<sup>19</sup>. Toutefois, il semble utile d'ajouter quelques précisions dans la mesure où la rue de l'Arsenal est devenue rue Henri Barbusse<sup>20</sup> et où le numéro 11 de la rue de la Bourde, supposé être l'adresse de l'hôtel d'Aubrebie<sup>21</sup>, a disparu, remplacé par des locaux récents, appartenant au lycée Saint-François. Heureusement, les maisons voisines ont gardé leur beau balcon et l'hôtel particulier, hélas ! sans balcon, mais avec trois belles fenêtres et un jardin qui occupe l'angle des rues de la Bourde et Delpérier, peut donner une idée de l'hôtel d'Aubrebie<sup>22</sup>.

Mademoiselle Cloque et ses amis, dit Mariette, sont « *toujours fourrés [...] dans (la)*

---

Archives Municipales : 28<sup>ème</sup> registre des conseils municipaux, feuillet 42 (13-03-1884), 30<sup>ème</sup> reg. des cons. mun., f. 302 (18-06-1886), 31<sup>ème</sup> reg. des cons. mun., f. 506 (14-8bre-1887). On pourra se reporter également à l'ouvrage collectif : *Le Lycée Balzac de Tours* (CLD, 2004), p. 13, pour la création en 1883 d'une École Secondaire de jeunes filles, transformée en lycée en 1887, p. 19.

<sup>16</sup> *Mademoiselle Cloque* : chap. XV, p. 226.

<sup>17</sup> Carré de Busserolle : *Op. cit.*, p. 16, Dom Besse : *Op. cit.*, p. 421.

<sup>18</sup> Dom Besse : *Op. cit.*, p. 433 et 434.

<sup>19</sup> Edmond Lefort : *La Touraine de René Boylesve* (Tours, Arrault, 1949), p. 106 à 109.

<sup>20</sup> Archives Municipales, dossier 1,0,60. Nom donné à la rue de l'Arsenal sur le rapport de Jean Meunier, adopté par le conseil municipal du 29 février 1936.

<sup>21</sup> Edmond Lefort : *op. cit.*, p. 109.

<sup>22</sup> Ce dernier hôtel est situé au 21 rue de la Bourde ; les autres maisons : 15, 15bis, 17 et 17bis.

*chapelle de Saint Martin qui est large comme la main et construite en bois, comme un hangar... une grange si vous y tenez* »<sup>23</sup>.

La planche XVIII de l'ouvrage de Dom Besse, déjà cité, reproduit la première chapelle provisoire, celle de 1863, et *La Touraine Catholique* du 20 novembre de la même année la couvre d'éloges :

« *On n'aurait pas cru que sans construction apparente, en utilisant des portions de maisons, en n'élevant qu'une espèce de hangar on eût pu former un ensemble aussi convenable [...]. Il était impossible de faire mieux et à moins de frais* »<sup>24</sup>.

Mademoiselle Cloque fréquente la chapelle provisoire de 1866. Celle-ci, d'après la *Notice sur la chapelle provisoire et le tombeau de Saint Martin de Tours*<sup>25</sup>, correspond tout à fait à la description de René Boylesve, avec sa « courte inscription, deux mots seulement, - Sancto + Martino - », son entrée rue Descartes, et son orientation « perpendiculairement au grand axe de la basilique »<sup>26</sup>. Elle fréquente aussi la chapelle du couvent de l'Adoration perpétuelle, 3 rue Rapin, l'actuel musée Saint-Martin. Nous n'ignorons pas que Mademoiselle Cloque est la présidente de l'Ouvroir de Saint Martin<sup>27</sup>, enviée pour ce titre prestigieux par Madame Bézu<sup>28</sup>. Reste à savoir où sont les locaux de l'Ouvroir. Dans le chapitre IX « Exécution », Mademoiselle Cloque révèle à Geneviève que le comte de Grenaille-Montcontour a acheté à bas prix « *trois maisons dans le lot dont la société s'était rendue acquéreur* » parmi lesquelles « *la maison où est situé l'Ouvroir* »<sup>29</sup>. On sait, grâce au Chanoine Sadoux, que l'Oeuvre du Vestiaire (de Saint Martin) s'installa en 1859, avec l'accord de Monseigneur Guibert, dans une dépendance des maisons achetées sur le site de l'ancienne basilique<sup>30</sup>, exactement à « l'angle de la rue Saint-Martin, numéro 6 », d'après une lettre de Monseigneur Meignan<sup>31</sup>.

Mais au chapitre XI, Mademoiselle Cloque et sa nièce se rendent à l'Ouvroir :

« *Elles longèrent le mur de la chapelle provisoire, tronquée déjà de l'appendice qu'habitait encore trois semaines auparavant M. l'Abbé Moisan [...]. Elles allaient prendre une petite ruelle faisant suite à la rue Rapin pour gagner l'Ouvroir ; mais elles la trouvèrent complètement obstruée par les décombres, et firent le tour par la rue Néricault-Destouches* »<sup>32</sup>.

Il serait inconcevable, pour se rendre rue Saint-Martin (ou des Halles), de passer par les rues Descartes puis Néricault-Destouches ; l'Ouvroir a donc déménagé et se tient peut-être rue Baleschoux, cette « petite ruelle faisant suite à la rue Rapin », d'autant que les *Annuaire du département d'Indre-et-Loire* font état de l'adresse des Religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, en 1883, rue Baleschoux, 4, et, en 1885, au numéro 14.

Ces dames, « faisant le tour par la rue Néricault-Destouches », font-elles un détour plus justifié par des raisons romanesques, qui laissent le temps aux dames patronnesses

<sup>23</sup> Mademoiselle Cloque, chap. II, p. 30.

<sup>24</sup> Citée par Dom Besse, p. 144 et p.96. Ce mot « hangar », chez les deux auteurs, semble indiquer qu'ils puisent aux mêmes sources.

<sup>25</sup> B. Th. Pouan : *Notice sur la chapelle provisoire et le tombeau de Saint Martin de Tours* (Tours, Desclée, 1882), p. 16.

<sup>26</sup> B. Th. Pouan : *op. cit.*, p.17 et 19. Signalons toutefois qu'il la date de 1863 et non 1866 ; une étude plus approfondie du vocabulaire montrerait facilement, dans cette œuvre, une des sources de René Boylesve pour le chapitre III.

<sup>27</sup> Mademoiselle Cloque, chap. III, p. 43.

<sup>28</sup> Mademoiselle Cloque, chap. XI, p. 167.

<sup>29</sup> Mademoiselle Cloque, chap. IX, p. 117.

<sup>30</sup> Chanoine Jacques Sadoux, plaquette : *Fallait-il reconstruire la grande basilique ?* dans *Saint Martin de Tours, le plus européen des Saints* ; 11 novembre 1978, p. 11, et feuillet ronéotypé du 3 février 1993 : *Évocation de la fondation de l'Oeuvre du Vestiaire de Saint Martin*.

<sup>31</sup> Dom Besse : *op. cit.*, p. 306 ; la lettre est publiée par le *Journal d'Indre-et-Loire* le mercredi 25 mars 1885.

<sup>32</sup> Mademoiselle Cloque, chap. XI, p. 156.

d'ourdir leur complot, car enfin la rue Baleschoux débouche sur la rue des Halles ; ou l'Ouvroir a-t-il encore déménagé<sup>33</sup> ?

Quittant ce nœud de vipères qu'est l'Ouvroir, Mademoiselle Cloque se rend chez Niort-Caen. De la rue de la Bourde, où elle a déposé Geneviève, en passant devant la caserne (que ne nomme pas le romancier), caserne Marescot, anciennement des Récollets, Mademoiselle Cloque demande au cocher de fiacre qui la conduit de la mener « *jusqu'à la Rampe de la Tranchée, à droite, vous savez bien, la grande propriété avec une maison neuve* », tout de suite identifiée par le cocher : « *chez le juif* »<sup>34</sup>. René Boylesve, alors, détaillera le parcours : « la noire façade sculptée de Notre-Dame-La-Riche », puis un dédale de « petites rues » aux « vieilles maisons du moyen âge » où l'on reconnaît aisément le vieux Tours, ensuite le quai de la Loire jusqu'à l'entrée du pont de pierre (actuellement le pont Wilson) « *entre les deux squares où les statues blanches de Rabelais et de Descartes baignaient leur marbre dans l'ombre diluvienne* »<sup>35</sup>.

Le romancier avait de bonnes raisons pour bien connaître le côté droit de la Tranchée, puisque Maître Tardiveau, son père, habita Rampe de la Tranchée, numéro 77<sup>36</sup>.

Or, avant le numéro 77, la superbe maison appelée parfois « château de Bellevue », située actuellement au 43, 43bis avenue de la Tranchée dans le Domaine de Saint-Grégoire, correspond à la fois à la localisation, la description et le luxe de la riche demeure de Niort-Caen, nouvellement construite ; « grille » magnifique, « pente montante des allées du parc » (actuellement il n'en est qu'une), « communs », « perron », tout y est, superbe !<sup>37</sup> Il n'y manque que Mademoiselle Cloque et la « marquise » (si l'on peut faire abstraction de l'immeuble cossu, construit à sa droite).

Un roman situé à Tours ne saurait se dispenser d'évoquer la rue Nationale, d'autant plus que, pour se rendre à Marmoutier (autre lieu intrinsèquement martinien) où Geneviève est pensionnaire, les moyens de transport empruntent principalement cette artère. Cette rue Nationale, c'est le bois vertical de ce qui sera la croix de Geneviève. En effet, à l'Est (lieu des « enfances » de Geneviève) se trouve Marmoutier. Au Nord, dans la Tranchée, habite Niort-Caen, à la fois puissance malfaisante, nouveau capitalisme capable d'anéantir les beaux projets des demoiselles Cloque. A l'Ouest, dans les premiers chapitres du roman, une trinité favorable au bonheur de Geneviève : le projet de reconstruction de la Basilique Saint-Martin, son indéfectible champion : Mademoiselle Cloque, son alliée : la famille Grenaille-Montcontour ; mais tout s'effondrera, et, au lieu de s'installer boulevard Béranger, Geneviève, après une halte rue de la Bourde, finira sa vie au Sud, à la Celle-Saint-Avant<sup>38</sup>, à lire des romans d'amour empruntés, moyennant finances, quand elle ne ramasse pas d'escargots, par temps de pluie, avec son imbécile de mari.

<sup>33</sup> Les *Annuaire du département d'Indre-et-Loire*, éventuellement *Les Semaines religieuses de la ville et du diocèse de Tours*, à ce sujet, sont intéressants ; on constate que de 1883 à 1887 ils ne mentionnent pas l'œuvre du Vestiaire de Saint Martin qui apparaît en 1888, mais sans adresse. En revanche, de 1889 à 1892 (nous n'avons pas poursuivi au-delà notre enquête), le Vestiaire a une adresse, toujours la même, 30 impasse de la Grandière. Mais on a vu que, sur l'annuaire de 1883, les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul sont domiciliées rue Baleschoux, numéro 4, et que celui de 1885 signale un bureau de bienfaisance où l'on compte dix sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, rue Baleschoux, 14, adresse qu'on retrouve encore dans le guide de Tours de 1931 (Tours, Paul Bardin, p. 53).

<sup>34</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XII, p. 172.

<sup>35</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XII, p. 172-173.

<sup>36</sup> André Bourgeois : *La Vie de René Boylesve*, tome 1, *les enfances* (Paris, Minard, 1958), p. 92-93.

<sup>37</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XII, p. 174.

Cette superbe demeure, avec ses deux fenêtres de part et d'autre de la porte d'entrée du rez-de-chaussée surélevé, sur la façade principale, ses cinq fenêtres à l'étage et la fenêtre centrale sur le toit mansart surmontée d'un fronton, sa tourelle à quatre pans et tronquée sur le côté gauche, récemment restaurée, donne une bonne idée de ce qu'a pu voir Mademoiselle Cloque. *L'Annuaire du département d'Indre-et-Loire* de 1884 nous apprend qu'à cette même adresse habitait un Monsieur Denis, agent d'affaires ; une carte postale, reproduite dans l'ouvrage de Jean Chedaille : *Tours d'autrefois* (Roanne, éd. Horvath, 1981), p. 53, la montre dans toute sa splendeur.

<sup>38</sup> Rappelons que, dans le roman, elle vient à Tours, par le train, et contemple la ville, de « l'extrémité de la longue avenue de Grammont » (chap. XV, p.225).

Mais la rue Nationale a plus simplement une fonction réaliste qui ancre le roman dans le réel. Les deux omnibus qui amènent les pensionnaires de Marmoutier à Tours, pour les vacances, s'arrêtent à l'hôtel du Faisan, bien connu des Tourangeaux par les nombreuses photographies qui le reproduisent. Il est situé au numéro 17, « dans le voisinage de Roche », installé au 27, tout à côté de l'hôtel de la Boule d'Or, au 29<sup>39</sup>. Le cabinet du dentiste Mönick occupe le numéro 39 de la rue Royale<sup>40</sup> ; « chaque année », Geneviève s'y rendra jusqu'à ce que Mademoiselle Cloque, pour des raisons d'économies, la confie à Stanislas de Wielosowsky, « situé juste en face, moins cher, aussi fort, disait-on », que son confrère<sup>41</sup>.

Contrairement à ce qui a été parfois écrit, René Boylesve n'a pas emprunté textuellement à la réalité le nom de son dentiste, lequel s'orthographiait WIESIOLOWSKI<sup>42</sup>. Son cabinet était situé 58 rue Royale, ce qui permet à Geneviève d'apercevoir la famille Grenaille-Montcontour chez Roche<sup>43</sup>, et, ultérieurement, à Marie-Joseph, sortant avec son frère de l'Alcazar, café-concert célèbre par son portail d'intention mauresque et ses chanteuses accortes et peu farouches, au 38 rue Nationale, de croiser le couple Giraud, Geneviève et son Jules de mari<sup>44</sup>. On sait que pendant six semaines, Marie-Joseph guettera Geneviève chaque samedi au Café de la Ville, 46 rue Nationale, la suivra d'abord pour lui avouer son amour<sup>45</sup>, finalement provoquera involontairement l'attaque et la mort de Mademoiselle Cloque<sup>46</sup>.

À tous ces lieux, bien réels, René Boylesve joint la fictive librairie Pigeonneau-Exelcis, déménageant, contrainte et forcée, de la rue Saint-Martin à la rue Nationale, perdant sa spécificité de librairie religieuse pour devenir profane, rajeunie et prospère.

On sait que la fameuse librairie Barbot-Berruer, rue Saint-Martin, servit de modèle à la librairie du roman, du moins dans sa première période. Pour la seconde, deux librairies situées côté pair de la rue Nationale dans les années 1886-1887 ont pu inspirer au romancier la nouvelle installation de la belle Madame Pigeonneau-Exelcis.

Quel intérêt à tant de précision, demandera-t-on ? Qu'importe-t-il de rappeler l'adresse de la pâtisserie Roche : 27 rue Royale ?

Pour un Tourangeau, friand de pèlerinages martiniens et autres, la question ne se pose même pas.

La parfaite connaissance des personnages du roman passe par ces précisions : « dis-moi quels lieux tu hantes, je te dirai ... ». Mais il y a plus intéressant. En effet, que remarque-t-on ? Lorsque Geneviève revient de Marmoutier, au chapitre VIII, elle descend à l'hôtel du Faisan, va ensuite choisir des gâteaux dans la pâtisserie Roche ; plus tard elle ira sans doute montrer ses dents fragiles à Mönick, tous situés le trottoir de droite, dit « trottoir des belles-mères », pour qui vient de Marmoutier. Or, pour Geneviève, c'est l'époque du bonheur : tous les espoirs sont permis et le futur est prometteur.

Au contraire, tout ce qui est situé sur l'autre trottoir est entaché de la déception ou du malheur des espérances trompées ; Mademoiselle Cloque y verrait l'ignominie de la vie moderne : Marie-Joseph, insatisfait de sa vie conjugale, traîne à l'Alcazar, au Café de la Ville, pendant que Geneviève et Mademoiselle Cloque ont dû renoncer à Mönick pour

~~— Le dentiste Mönick figure dans l'Annuaire du département d'Indre-et-Loire de 1883, rue Royale, numéro 39 et disparaît ensuite~~  
<sup>39</sup> ~~connaissances à Wielosowsky, qui n'en trouve pas de traces dans divers Annuaire du département d'Indre-et-Loire,~~  
 consultés aux Archives Municipales. La pâtisserie Roche, fondée en 1807, est encore mieux connue des Tourangeaux pour être devenue la maison Poirault en 1930, hélas ! remplacée en 2000 par une parapharmacie.

40

<sup>41</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XIII, p. 197.

<sup>42</sup> Archives Municipales, *Annuaire du département d'Indre-et-Loire*, 1883, 1885, 1886, 1887. Sur le *Dictionnaire postal et télégraphique d'Indre-et-Loire* de 1884, on le nomme seulement Stanislas, mais avec la même adresse.

<sup>43</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XV, p. 227.

<sup>44</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XV, p. 236 ; et dans l'*Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Touraine* (année 2000) l'article de J.M. Pacquetteau : « Un siècle de Musique en Touraine », p. 93 à 130.

<sup>45</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XV, p. 237.

<sup>46</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XVI, p. 254.

Wielosowsky. Que dire de la librairie Pigeonneau-Exelcis qui propose des romans, *Nana*, l'histoire d'une courtisane, *Le Maître de Forges*, médiocre roman de Georges Ohnet, et un roman plus scandaleux encore puisque l'auteur a été « renvoyé devant la Cour d'assises », mais Boylesve ne cite ni le roman ni le romancier<sup>47</sup> ! Ainsi la topographie urbaine fait sens et les choix du romancier ne sont pas gratuits, nous en avons un autre exemple avec le Cirque qui se trouvait sur le quai d'Orléans, aujourd'hui avenue André Malraux, à l'emplacement du monument américain, à l'est de l'actuelle Bibliothèque municipale<sup>48</sup>.

Monsieur Houblon, champion de la reconstruction de la Basilique à l'identique et « très sérieusement convaincu [...] que le texte [du manifeste] rédigé par lui était propre à allumer l'incendie aux quatre coins du globe »<sup>49</sup>, après « avoir prévu des barricades » et « lancé dix mille convocations », « avait loué de ses propres deniers le Cirque de la ville, pour y parler devant les pèlerins assemblés ». Il réunira, en ce 11 novembre, fête de Saint Martin, « environ trente personnes »<sup>50</sup>. Monsieur Houblon choisit le lieu le mieux approprié, croit-il, pour prêcher sa nouvelle croisade. Mais le Cirque c'est, dans l'antiquité, le lieu des jeux cruels, des martyrs exemplaires ; plus près de nous, c'est aussi la piste des clowns, et le dérisoire martyr du pitoyable Houblon suscitera ces jugements controversés qui révèlent aussi bien ceux qui les profèrent que celui qui les suscite : « un artiste » (on serait tenté de traduire : un clown) pour le Marquis d'Aubrebie, « un saint » pour Mademoiselle Cloque<sup>51</sup>.

Situé géographiquement à l'opposé du Cirque mais de la même forme arrondie, avec une fonction un peu similaire, le kiosque à musique du boulevard Béranger<sup>52</sup>. Un document de 1890 nous permet de le situer très exactement. Son état délabré exigeant des réparations dont l'adjudication date d'août, il suscite une pétition réclamant son déplacement.

« [...] Nous venons vous demander de rapporter ce kiosque anciennement dans le voisinage de la rue Georget au centre même du boulevard Béranger entre les rues La Grandière et Sébastopol d'une part et les rues Chanoineau et Jehan Foucquet d'autre part »<sup>53</sup>.

La pétition n'obtiendra pas satisfaction puisque, sur le plan Rouillé-Ladevèze de 1892, il est indiqué plus près des rues du Gazomètre et Georget que des rues Chanoineau et Jehan Foucquet.

Et c'est là, lors du concert de musique militaire, que Geneviève va rencontrer pour la première fois son futur mari, « à une centaine de mètres à peine, en tournant un peu la tête [...], de l'hôtel de Grenaille »<sup>54</sup>. Après le séduisant Marie-Joseph de Grenaille-Montcontour, le comble du notaire : Jules Giraud !

Cet hôtel de Grenaille, qui devrait être facile à identifier grâce à l'indice donné (et répété) par René Boylesve, reste pour nous une énigme non résolue. Au chapitre IX, lors de la visite de Geneviève et sa tante, « Madame de Grenaille montrait à Mademoiselle Cloque une frise de faïence artistique d'un goût assez médiocre qu'elle venait de faire appliquer sous la corniche de l'hôtel »<sup>55</sup>. Il sera à nouveau question de « cette frise de faïence courant au dessous d'une balustrade à l'italienne qui décorait l'hôtel de Grenaille »<sup>56</sup> quand Jules Giraud entrera en scène, flanqué de l'Abbé Moisan. Enfin cette « frise de faïence [...] qu'un rayon de

<sup>47</sup> *Nana* date de 1880 ; *Le Maître de Forges* de 1882. Nous n'avons pas, à ce jour, identifié le « roman qui faisait alors beaucoup de bruit, l'auteur en étant renvoyé devant la Cour d'assises ». *Mademoiselle Cloque*, p. 229.

<sup>48</sup>

<sup>49</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. VII, p. 96.

<sup>50</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XIII, p. 192-193, 194.  
 Voir Jean Chedanne, *Tours d'autrefois* (Roanne, éd. Horvath, 1981), p. 105. Émile Aron : *Tours en 1880, mémoire d'une ville* (Tours, Olibrio, 1987), dossier topographique, cinquième document.

<sup>51</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XIII, p. 195.

<sup>52</sup> Voir la collection de cartes postales des Archives Municipales.

<sup>53</sup> Archives Municipales, dossier 1M (pétition non datée).

<sup>54</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XIV, p. 215.

<sup>55</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. IX, p. 113.

<sup>56</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XIV, p. 215.

soleil rendait étincelante »<sup>57</sup> préludera, sinistre contrepoint, à l'acceptation résignée d'un mariage sans amour ni espoir.

Les beaux hôtels particuliers ne manquent pas dans cette partie du boulevard Béranger, certains nantis d'autant de balustrades superbes que pouvait en rêver l'auteur de *L'Enfant à la balustrade*. Mais si les frises en pierre sculptée ou en stuc abondent, par exemple sous le balcon de celui qu'acheta Arthur Duthoo le 2 mars 1909, devenu, par la suite, Trésorerie Générale et dont le vestibule d'entrée, d'après l'acte d'achat<sup>58</sup>, est « pavé en mosaïque, décoré de faïences », pas un ne possède cette frise extérieure sévèrement jugée par le romancier. Un propriétaire d'un goût plus sûr que Madame la Comtesse l'a-t-il supprimée ? René Boylesve l'a-t-il inventée, fort de la tradition tourangelle des poteries émaillées<sup>59</sup> ? Par ailleurs, à quelques mètres du lieu qui nous intéresse, rue Charpentier, derrière l'hôpital de Clocheville, se trouve l'immeuble construit pour Arthur Duthoo, mais après la parution de *Mademoiselle Cloque*, immeuble « surtout remarquable pour son décor de faïences émaillées vertes et bleues représentant des fleurs de marronniers stylisées rappelant beaucoup la manière habituelle du céramiste Bigot »<sup>60</sup>.

Y a-t-il un rapport, du moins une piste à suivre ? Nous laisserons à d'autres le soin d'éclaircir ce mystère. Il est temps de conclure. Notre enquête touche à sa fin.

Autant Boylesve a pris de liberté avec la chronologie de son roman, ces trois ans précis qui ne sauraient coïncider avec la durée réelle de l'affaire de la Basilique ni les événements historiquement datés qui la jalonnent, autant il est précis et fidèle à la topographie de Tours.

Cette précision est-elle un atout ou, au contraire, une limite ? *Mademoiselle Cloque* est incontestablement un roman passionnant pour les Tourangeaux, mais pour les autres lecteurs, ne connaissant pas Tours ?

D'abord, la source de l'œuvre c'est l'affaire de la Basilique Saint-Martin de Tours, le roman ne saurait se dérouler ailleurs.

De plus, la conférence que fit René Boylesve, en novembre 1921, nous donne un argument de poids quant à l'audience très large du roman :

« Dans tous les coins de France, et même à l'étranger, on m'a affirmé que ma vieille demoiselle vivait, avait vécu, qu'on la reconnaissait aisément, et l'on m'a souvent donné son nom, ses innombrables noms. Elle s'appelait comme ceci à Montpellier, comme cela à Clermont-Ferrand, et à Saint-Brieuc de telle autre manière. Il n'y a que moi qui n'ai jamais connu la vieille demoiselle »<sup>61</sup>.

On ne saurait prouver plus clairement l'universalité de *Mademoiselle Cloque*.

Il est facile de le montrer : Marmoutier est unique et tourangeau, mais les pensionnats du Sacré-Cœur et leur grande réputation sont de toutes les villes d'une certaine importance au XIX<sup>e</sup> siècle. Les babas au rhum de la pâtisserie Roche ne se dégustent qu'à Tours, mais « la-meilleure-pâtisserie-de-la-ville » est de toutes les villes comme le kiosque à musique et sa « musique militaire » dans toutes les grandes villes de garnison de la Belle Époque.

<sup>57</sup> *Mademoiselle Cloque*, chap. XIV, p. 219.

<sup>58</sup> L'immeuble Duthoo a été construit de 1907 à 1910 par l'architecte Jean-Frédéric Wielhorski, voir *Le Patrimoine des Communes d'Indre-et-Loire*, tome II (Floch, Paris, 2001), p. 1336.

<sup>59</sup> On lit dans *L'Annuaire du département d'Indre-et-Loire* de 1887, à la page 66 (qui reproduit exactement l'annonce de l'annuaire 1884, page 400) : « Nous devons aussi une mention toute spéciale à l'industrie des poteries émaillées, créée par Charles Avisseau et continuée aujourd'hui par un digne héritier de son nom et de son talent. » On doit aussi citer Gustave Asch, dont la faïencerie se trouvait en 1883 sur le quai de Saint-Symphorien et le magasin, rue du Commerce, 20 ; on le retrouve en 1889 rue Palissy, 1 et en 1891, rue Nationale. 48. On lit dans l'ouvrage collectif *La Touraine* (Paris, éd. Bonneton, 1989), p. 73 : « Asch s'illustra dans la fabrication du fameux « bleu de Tours », émail d'un bleu profond qui rappelait le célèbre « bleu de Sèvres », p. 73.

<sup>60</sup>

<sup>61</sup> Conférence citée par Gérard-Gailly dans son remarquable ouvrage : *Qui était Mademoiselle Cloque ?* (Paris, le Divan, 1931), p. 10. Dans cette même étude, Gérard-Gailly, très justement, distinguait « livre à sources » et « livre à clé », p. 108.



Mademoiselle Cloque fut présidente de l'Ouvroir de Saint-Martin, mais on ne saurait dénombrer les ouvroirs et leurs dames patronnesses. Et l'on pourrait continuer ...

Comme l'écrivait Gérard-Gailly, *Mademoiselle Cloque* nous permet d'évaluer « *le talent vraiment créateur de l'écrivain : la glu des faits réels l'entourait de toute part, elle pouvait le retenir et l'enliser, mais il a pris son essor* »<sup>62</sup>.

À l'exemple du vers magistral de Baudelaire :

« Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or »<sup>63</sup>,

parole de créateur (pensons à la Genèse), d'alchimiste en poésie, Boylesve pouvait dire à Tours :

« Tu m'as donné Adélaïde Blacque et j'en ai fait Athénaïs Cloque »,

et celle-ci à Victor Laloux :

« Saint Martin t'avait donné sa basilique et tu en as fait le dérisoire chalet républicain que l'on voit en 200. », et bien-sûr, elle laissera le dernier chiffre en blanc.

---

<sup>62</sup> Gérard-Gailly : *op. cit.*, p. 112-113.

<sup>63</sup> Baudelaire : projet d'épilogue pour la seconde édition des *Fleurs du mal*, (Pléiade, t. I, p. 192).

